

**DE L'ÎLE DES MONTS-DÉSERTS  
AU MONTEROSSO.  
CORRESPONDANCE ET RENCONTRES  
AVEC MARGUERITE YOURCENAR\***

par Paolo ZACCHERA

**Vers le Maine**

Sur le quai de la gare d'Orta, alors que j'attendais le train qui, en diverses étapes, m'aurait amené au Luxembourg pour prendre un avion pour Chicago et Minneapolis, où je comptais passer l'hiver 1978, mon maître Sergio Ferrero<sup>1</sup> me suggéra de contacter et d'aller voir Marguerite Yourcenar, qui habitait dans un village au Nord des États-Unis. Me voyant perplexe, il insista : « Va lui rendre visite ! Aux jeunes tout est permis et c'est à eux de prendre l'initiative », me conseilla-t-il avant que le train ne s'ébranle.

Après avoir enseigné l'anglais dans un lycée, depuis deux ans j'avais entrepris une petite activité de floriculture, qui m'occupait au printemps et en été, me laissant assez libre en hiver. Je partageais ma journée entre la lecture et le travail physique à la pépinière et au jardin. Habiter à la campagne, étudier et travailler en plein air, au contact de la nature, me

---

\* Nous remercions vivement M<sup>e</sup> Luc Brossollet et Yannick Guillou, les ayants droit de Marguerite Yourcenar, d'avoir autorisé la publication des lettres de l'écrivain contenues dans cet article, traduit et annoté par Françoise Bonali Fiquet, avec la collaboration d'Anne-Marie Fiquet pour la traduction des lettres en anglais.

<sup>1</sup> Sergio Ferrero (1926-2008) : auteur de nombreux romans, il a partagé son temps entre Paris et diverses localités de la province italienne, dont Miasino sur le Lac d'Orta. Les éditions Rivages ont publié de lui, entre 1998 et 2006, *Le Jeu sur le pont*, *Dans l'ombre*, *Les Yeux du père* (couronné à sa sortie en Italie par le prix Bagutta en 1996), *Paysages dérobés* et *À la grille noire* (tous traduits par Danièle Valin).

semblait un choix de vie idéal, un peu à la manière des écrivains latins ou russes.

À Minneapolis, ayant rompu peu après mon arrivée avec l'amie qui devait m'héberger, je me retrouvai tout seul, en plein hiver, avec une température de vingt degrés au-dessous de zéro à l'extérieur et une chambre très dépouillée, sans même une table à ma disposition, mais avec un sens de liberté infinie. Durant la journée, j'allais à la bibliothèque de l'Université, où je lisais Melville et Hawthorne ; le soir, ne sachant vivre sans contacts humains, dans le sous-sol d'une école technique je suivais un cours de soudure tenu par un homme énorme mais d'une délicatesse et d'un amour pour son travail dignes d'un décorateur floral. Je voulais être horticulteur et savoir souder pouvait m'être utile. Les soirées passées sous terre au milieu des lueurs bleues des soudeuses avaient pour moi une valeur mythologique, si l'on peut dire.

Ayant trouvé l'adresse de Marguerite Yourcenar dans le *Who's Who*, disponible à la bibliothèque, je lui écrivis pour lui demander si je pouvais venir dans le Maine pour la rencontrer. Elle me répondit<sup>2</sup> par retour du courrier :

*Monsieur,*

*Je reçois ce matin votre mot. Le mois de janvier n'est pas très favorable à une visite dans le Maine (à cause du temps et de l'état des routes) et je suis moi-même très prise – achèvement d'un livre<sup>3</sup>, la longue visite d'un ami français<sup>4</sup> qui prépare un ouvrage sur moi, sans compter certaines difficultés*

---

<sup>2</sup> Carte double autographe – en français –, portant la date du 26 décembre 1978.

<sup>3</sup> Marguerite Yourcenar était en train de préparer « la publication de son prochain recueil de trois nouvelles, intitulé [...] *Comme l'eau qui coule*. Elle met au point la version finale d'*Anna, soror...* [...] et commence *Un homme obscur* », comme le précise la « Chronologie » qui accompagne ses *Œuvres romanesques* dans la « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Gallimard, 1982, p. XXXI.

<sup>4</sup> Il s'agit probablement de Matthieu Galey, qui au cours de ces années réalisa avec elle une série d'entretiens, qu'il rassembla et organisa dans *Les Yeux ouverts* (Paris, Le Centurion, 1980), un livre-clé pour la connaissance de l'écrivain dans les semaines qui précédèrent sa réception à l'Académie française, le 22 janvier 1981.

*De l'Île des Monts-Déserts au Monterosso*

*de santé pour moi-même et dans mon entourage. Mais si vous trouvez dans le voisinage de l'Île-des-Monts-Déserts, vous pouvez essayer de m'appeler au n° suivant (1) 207-276-3940 (pas dans l'annuaire).*

*Je suis touchée que vous ayez pris Hadrien pour l'un des vos compagnons de voyage.*

*Bien sympathiquement,*

*Marguerite Yourcenar*

L'Île des Monts-Déserts est une grande île à quelques centaines de mètres de la côte du Maine et n'a jamais été habitée de manière stable par les Indiens, qui donnaient une valeur sacrée à l'endroit, s'y rendant seulement de manière occasionnelle pour la pêche et à l'occasion de cérémonies sacrées. L'île est surmontée d'une chaîne de monts pas très élevés, les seuls reliefs à proximité de la mer sur toute la côte qui descend du Canada au Mexique. Ici l'Océan Atlantique est froid. Il y a toujours du vent et des tempêtes s'y déchaînent souvent, mais la présence sur l'île d'une baie abritée et de quelques aires marines protégées constitue un endroit idéal pour la voile. Couverte de forêts imposantes, toute l'île est parsemée de grandes maisons, qui peuvent avoir jusqu'à trois ou quatre étages, où, depuis plus de 150 ans, les familles importantes de Boston passent leur villégiature d'été.

Très fréquentée les week-ends d'été, l'île se vide en hiver, les barques sont tirées à sec, les hôtels et les restaurants sont fermés. Il n'y a plus de transports publics et pendant des mois, la neige recouvre les prés et les clairières de la forêt. La mer monte et descend au rythme des marées ; souvent il gèle, mais ensuite la couche de glace se fend avec les tempêtes et quand de nouveau l'océan se calme, les blocs de glace, qui, comme de petits icebergs, flottent le long du rivage, sont de nouveau emprisonnés par le gel, répétant sur l'eau les formes âpres et bizarres des rochers de la côte : un paysage que j'avais vu seulement dans les tableaux de Caspar Friedrich<sup>5</sup>.

---

<sup>5</sup> Caspar Friedrich (1774-1840) : ses paysages sont parmi les plus représentatifs de l'art romantique allemand.

Ayant quitté Boston avec un autobus qui me laissa sur la route nationale, loin de l'île, la seule solution possible était l'autostop. Je me souviens qu'à mon signal toutes les voitures s'arrêtaient et m'aidaient gentiment à me rapprocher de mon but. Après avoir trouvé une chambre dans un motel, je me mis à la recherche d'un fleuriste pour envoyer un hommage à l'écrivain et lui annoncer mon arrivée, de manière à pouvoir prendre rendez-vous. N'ayant pas trouvé de fleurs, je me rendis au seul magasin d'alimentation ouvert de toute l'île et d'accord avec le vieux propriétaire, qui s'offrit de l'apporter personnellement à Petite Plaisance, je composai une corbeille de pommes et d'oranges, les seuls fruits disponibles.

À mon coup de téléphone du 29 janvier 1979 au soir, Grace Frick répondit en me remerciant des fruits et en me disant que Marguerite Yourcenar me recevrait le lendemain à onze heures, mais qu'elle était très fatiguée et que je ne devais absolument pas rester plus d'une demi-heure. La voix était rauque, tendue, pas très aimable.

Le matin suivant, très ému, incapable d'attendre tranquillement l'heure du rendez-vous, depuis une bonne heure j'allais et venais aux abords de « Petite Plaisance ». Pour passer le temps j'avais photographié la maison, j'étais descendu deux fois à la rade et avais fureté autour des grandes maisons en bois fermées pour l'hiver. Je me demandais continuellement de quoi je pourrais parler. Je tenais surtout à dire à l'écrivain que ses livres m'avaient formé et que c'était avec les yeux d'Hadrien et de Zénon que je voyais le monde ; mais je ne sais même pas si j'eus le temps de le dire.

Trente ans ont passé depuis le jour de cette rencontre. Je me souviens d'être entré dans une maison pas très lumineuse, aux pièces petites, où se trouvaient les objets ordinaires de la vie quotidienne, une maison avec toutes les portes ouvertes, celles donnant sur le bureau comme celles de la cuisine, et je ne vois nettement que l'image de Marguerite de Crayencour assise devant moi dans un fauteuil, les cheveux légèrement en désordre. Le visage fatigué, mais avec un sourire serein, emmitouflée dans plusieurs épaisseurs de pulls gris. M'observant de ses grands yeux bleus humides, d'une voix tranquille et énergique à la fois, elle me posa question sur question, cherchant à en savoir davantage sur moi, sur mes voyages, sur les motifs qui m'avaient amené aux États-Unis – et en

particulier à Minneapolis –, sur l'endroit où j'habitais en Italie et sur le type de plantes qui y poussaient.

La nature sauvage l'intéressait davantage que celle modifiée par l'homme. Avec passion et compétence, elle me cita le nom de quelques plantes et fleurs de l'île des Monts-Déserts, que les Indiens venaient expressément cueillir ici. Nous avons parlé du comportement imprudent et stupide des hommes à l'égard de la planète et de l'absolue nécessité, pour la sauvegarde de ce monde, de retrouver de la part de tous un profond respect de la vie sous toutes ses formes, semblable à celui que les Indiens avaient pour la Terre.

Le poêle, qu'on utilisait apparemment tous les jours, avait été nettoyé et était prêt à être allumé, mais bien qu'il fasse froid dans la maison, le feu était encore éteint. Essayer de consommer moins de tout ce que nous avons à notre disposition était une préoccupation quotidienne de Marguerite Yourcenar. Au cours d'un entretien radiophonique<sup>6</sup>, elle a déclaré que pour sauver le monde, nous devrions désormais et immédiatement nous habituer tous à réduire de moitié ce que nous consommons. Pour sa part, elle essayait de le faire.

C'est elle qui avait conduit la conversation. La demi-heure promise avait été dépassée depuis longtemps. Grace, initialement discrète, commençait maintenant à bouger autour de nous et à faire sentir sa présence de manière insistante. Le moment du congé était arrivé. En tendant pour une dédicace le seul livre en anglais que j'avais pu acheter à Boston, un exemplaire de *Mémoires d'Hadrien*, traduit en anglais par Grace Frick, je demandai la permission de faire quelques photos de la maison et de la table de l'écrivain, que je voyais dans la pièce à côté. Ayant repris le livre avec la dédicace de Yourcenar, je priai aussi Grace, dont le nom figurait sur le frontispice, de me le dédicacer ou du moins de le signer. Elle ne voulait rien savoir, mais j'insistai. Je m'aperçus que mon insistance amusait Marguerite. Sans m'en apercevoir, j'avais suscité un jeu et Grace finit par accepter.

Dehors sur la route, la température de l'air s'était adoucie, on ne se sentait pas en hiver. J'étais parvenu à connaître l'écrivain, je sentais que j'avais de la chance et j'étais content. Mon voyage touchait à son terme ; de Northeast Harbour, je comptais rentrer directement en Italie dans ma

---

<sup>6</sup> Radioscopie de Jacques Chancel diffusée sur France-Inter du 11 au 15 juin 1979.

maison à l'orée du bois et reprendre mon travail avec les plantes. Je ne pensais pas que cette visite aurait une suite.

« **La mort conduit l'attelage, mais la vie aussi** »<sup>7</sup>.

De retour à la maison, j'envoyai à Petite Plaisance un exemplaire des photos, que j'avais faites le matin où j'avais été reçu par les deux dames, et mes remerciements pour la courtoisie de leur accueil. Je reçus ensuite, en décembre 1979, le message suivant, qui marqua le début de notre correspondance :

26 novembre 1979<sup>8</sup>

*Cher Paolo Zacchera,*

*Votre visite et vos derniers messages furent si agréables que vous êtes parmi les premières personnes à qui j'envoie cette mauvaise nouvelle : la mort de Grace Frick (ses conditions de santé étaient déjà désespérées lorsque vous l'avez rencontrée, mais elle cachait sa maladie). C'est particulièrement douloureux de perdre une amie de longue date.*

*Si, comme cela semble être le cas, je devais me rendre en Europe dans le courant de l'année prochaine, j'envisagerais de m'arrêter à Pallanza<sup>9</sup>. Bien que je vous connaisse si peu et plutôt depuis peu de temps, j'ai le sentiment que nous sommes de bons amis.*

*Excusez-moi d'écrire en anglais mais mon italien est quelque peu rouillé !*

*Bien sincèrement votre,  
Marguerite Yourcenar*

---

<sup>7</sup> Marguerite YOURCENAR, *Une belle matinée* in *Comme l'eau qui coule*, Paris, Gallimard, 1982, p. 263.

<sup>8</sup> Carte double autographe – en anglais – représentant un motif floral : « Floral Spray », détail d'une tête de lit brodée avec des fils de laine teintée sur lin naturel, par Ruth Culver Coleman, américaine, XVIII<sup>e</sup> siècle, Metropolitan Museum of Art, New York.

<sup>9</sup> Pallanza-Verbania, petite ville sur la rive occidentale du Lac Majeur, où j'ai une maison sur les pentes du « Monterosso ».

J'ai connu Marguerite Yourcenar à Petite Plaisance, le matin du 30 janvier 1979. Le 23 décembre 1987, j'aurais dû partir avec elle de Paris à New Delhi pour l'accompagner durant un voyage de deux mois, organisé depuis plus d'un an, à travers l'Inde pour refaire l'itinéraire parcouru par elle en compagnie de Jerry Wilson. Marguerite Yourcenar eut un ictus au mois d'octobre 1987, mais les informations concernant son état de santé furent tenues secrètes. N'ayant pas reçu de nouvelles de son arrivée à Amsterdam, où nous devions nous rencontrer pour définir les derniers détails de notre voyage, j'ai téléphoné en Amérique, envoyé des télégrammes, je me suis mis en contact avec Gallimard, mais sans obtenir la moindre information ; peu après on a annoncé son décès.

Durant ces huit années, Marguerite Yourcenar et moi avons échangé une trentaine de lettres et quelques dizaines de cartes postales. Pour ma part, j'essayais de lui raconter ce que je découvrais au contact de la nature<sup>10</sup>, des personnes et des animaux qui m'entouraient ; elle me répondait en me parlant de ses travaux au jardin et de ses programmes de voyages. Les livres et leurs auteurs n'étaient presque jamais un sujet de nos conversations ou de nos lettres.

Accompagnée de Jerry Wilson, l'écrivain est venue trois fois chez nous sur le Lac Majeur. Chaque fois qu'elle est venue en Europe nous sommes restés en contact pour organiser une rencontre, quelquefois de quelques minutes dans le hall des hôtels où elle logeait. Quelquefois nous avons dîné ensemble.

Aujourd'hui encore, je me demande comment et pourquoi est née et a duré notre amitié. J'ai trouvé une réponse possible à cette question dans la dédicace que j'ai relue dans un exemplaire d'*Un homme obscur* de 1985.

« À Paolo et à Ilaria, ce Nathanaël dont ils partagent un peu la sagesse et l'amour de la Terra. Avec tous mes vœux ».

---

<sup>10</sup> Dans les années 80, j'ai créé une coopérative de jeunes horticulteurs, la « Verbania Fiori ». J'ai consacré tout mon temps au démarrage de mon activité de cultivateur de plantes à fleurs, je me suis marié avec Ilaria, surnommée Puccio, et ensemble nous avons commencé à élever notre enfant, qui devait naître au printemps 1986.

J'essaie de faire le point : au moment de ma rencontre avec Marguerite Yourcenar, elle avait commencé à réécrire la brève odyssée de Nathanaël : peut-être que l'heureux et bref voyage à travers le monde que j'ai accompli dans ma jeunesse et mon choix ultérieur de cultiver la terre avec la modestie que cela implique, me faisaient ressembler à son personnage. Mais c'est une supposition. Beaucoup plus simplement la mort de Grace Frick avait soudain laissé Marguerite Yourcenar libre, mais aussi seule dans sa demeure de Northeast Harbour. J'étais entré dans sa maison et dans sa vie à un moment particulier ; par hasard j'avais été le dernier à faire des photos de Grace Frick, encouragé par le sourire amusé de l'écrivain, qui avait contraint Grace, irritée par la longueur de ma visite et hostile à mon égard, à écrire aussi une phrase de dédicace sur l'exemplaire en anglais, qui portait aussi son nom en qualité de traductrice. J'avais pour mérite d'être entré jeune, avec toute la vie devant moi, dans cette maison où la mort annoncée de Grace pesait sur chaque acte de la vie quotidienne.

La disparition de Grace, après de nombreuses années de maladie, libérait Marguerite Yourcenar d'un long emprisonnement à Petite Plaisance, lucidement accepté<sup>11</sup>. Pour l'écrivain s'ouvrait une période de santé précaire et d'énergie limitée, mais aussi d'aisance économique, d'honneurs et surtout lui donnant la liberté de recommencer à voyager, de rencontrer ses amis, de voir ou revoir des lieux et des personnes dans le monde entier.

De mon côté, j'essayais de lui écrire seulement si j'avais quelque chose à raconter et j'essayais de le faire avec brièveté et sincérité.

À la lettre de condoléances que je lui avais adressée après le décès de Grace, le 18 novembre 1979, elle répondit en disant que « *la seule consolation est de se dire que Grace ne souffre plus* »<sup>12</sup>, et, comme je l'avais invitée à venir chez nous sur les bords du Lac Majeur, elle ajouta qu'elle espérait venir prochainement à Pallanza mais qu'elle ne pensait

---

<sup>11</sup> Sur ce point, voir Josyane SAVIGNEAU, *Marguerite Yourcenar. L'invention d'une vie*, Paris, Gallimard, 1990, p. 399.

<sup>12</sup> Carte autographe du 10 janvier 1980 représentant une eau-forte de Piranèse (*Les Prisons*, planche VI, National Gallery, Londres).

pas à l'Europe avant l'automne « *car elle avait trop à faire à Petite Plaisance* »<sup>13</sup>.

La sortie de *Souvenirs pieux* et d'*Archives du Nord*, très appréciés en France, n'avait guère eu d'échos en Italie, où les deux volumes n'avaient pas encore été traduits<sup>14</sup>. La popularité de l'écrivain se consolida dans la péninsule avec son élection à l'Académie française, qu'elle apprit durant une croisière dans les Caraïbes.

En réponse à la lettre de félicitations que je lui avais adressée après son élection à l'Académie française<sup>15</sup>, elle m'écrivit le 27 avril [1980]<sup>16</sup> :

*Cher Paolo,*

*Votre lettre était délicieuse, un réconfort parmi tant d'inutiles lettres de félicitations.*

*Comme j'aimerais voir votre jardin ! Mais je n'ai pas l'intention de venir en Europe avant l'hiver (Je reviens d'un long voyage – partie croisière, partie en voiture<sup>17</sup> –, qui m'a amenée jusqu'aux côtes de l'Amérique centrale et – ce qui était plus beau peut-être, aux réserves naturelles des Everglades en Floride et à Assateague en Virginie<sup>18</sup>). Normalement on*

---

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> Les deux premiers volumes du *Labyrinthe du monde*, traduits par Graziella Cillario, seront publiés en Italie peu après la réception de l'écrivain sous la Coupole, dans la collection des « Supercoralli Einaudi » (le premier, *Care memorie*, en 1981, et le second, *Archivi del Nord*, en 1982).

<sup>15</sup> L'élection de Marguerite Yourcenar à l'Académie française, le 6 mars 1980, eut un vaste écho dans la presse et la rendit célèbre dans le monde entier. Sur ce point, voir Françoise BONALI FIQUET, *Réception de l'œuvre de Marguerite Yourcenar (1922-1994)*, Tours, SIEY, 1994, p. 78-82.

<sup>16</sup> Carte double autographe – en italien –, représentant des oiseaux stylisés sur une branche : « Fanciful Birds in a Tree », détail d'une tête de lit brodée avec des fils de laine teintée sur lin tissé main, Rhode Island, vers 1765, Metropolitan Museum of Art, New York.

<sup>17</sup> « Accompagnée de Jerry Wilson, elle fit route jusqu'en Floride où elle s'embarqua à Miami, au début du mois de mars, pour une croisière aux Caraïbes et sur les côtes du Guatemala et du Yucatan », comme le précise la « Chronologie », qui accompagne ses *Œuvres romanesques* dans la « Bibliothèque de la Pléiade », *op. cit.*, p. XXXI.

<sup>18</sup> Elle y assista à de grandes migrations d'oiseaux.

*accorde un an au nouvel élu pour préparer son discours de réception. Je suis émue de savoir que vous pensez à moi en plantant vos fleurs. Remerciez aussi de ma part, votre ami<sup>19</sup> qui offre sa maison à Venise.*

*L'année dernière a été très perturbée pour moi par la mort de Grace Frick, survenue après une longue et cruelle maladie ; puis, les habituels changements de rythme de vie, qui surviennent dans ce cas.*

*Je n'abandonne pas l'idée de venir vous voir chez vous, mais l'époque et les directions de mes prochains « tours » en Europe sont encore très incertains. Après la France, l'Italie, peut-être l'Espagne... Je ne sais...*

*Affectueusement,  
Marguerite Yourcenar*

En 1981, je programme d'aller la voir en octobre avant qu'elle ne parte pour le Japon, mais ce voyage annoncé est reporté d'une année, et Yourcenar décide de venir en Europe. Sur la route pour Venise, où elle compte s'embarquer pour l'Égypte, elle s'arrête pour la première fois à Pallanza pour une journée. C'est le mois de novembre, il pleut et il fait froid et, quand Jerry Wilson, son accompagnateur, l'amène de l'hôtel<sup>20</sup> à notre maison sur les pentes du Monterosso<sup>21</sup>, Ilaria et moi l'accueillons avec un bon feu dans la cheminée. Il n'est pas question de marcher dans la pépinière, comme nous l'avions programmé. Tandis qu'Ilaria prépare le thé, Marguerite se balance sur notre rocking-chair devant la cheminée. Elle sourit. Elle est contente d'être avec nous et donne l'impression de se sentir à l'aise dans notre maison isolée dans le bois.

Mais elle n'a pas l'habitude de perdre son temps : après le thé, elle sort de dessous ses épais châles les épreuves de la traduction en italien de *Souvenirs pieux*. Elle est contente de la traduction<sup>22</sup>, mais elle a trouvé

---

<sup>19</sup> Il s'agit d'Alberto Falck, entrepreneur milanais renommé, dirigeant les aciéries de sa famille.

<sup>20</sup> Marguerite Yourcenar et Jerry étaient descendus au Grand Hôtel Majestic à Pallanza, d'où ils avaient une vue splendide sur le Lac Majeur et les îles Borromées.

<sup>21</sup> La montagne qui domine le Lac Majeur, au-dessus de Verbania-Pallanza.

<sup>22</sup> La traduction de Graziella Cillario sortira peu après, sous le titre *Care memorie* (Turin, Einaudi, 1981).

quelques imperfections. Elle me les soumet. Je lis ses notes et ses suggestions et lui confirme que ses observations sont justes.

Marguerite Yourcenar parvenait à voyager sans interrompre son travail, se réservant le droit de rester à l'écart dans sa chambre pour travailler. Sa concentration – c'est elle qui le raconte dans un entretien radiophonique – n'était pas interrompue par la sonnerie du téléphone ou par le passage du laitier<sup>23</sup>.

Le matin suivant, nous accompagnons nos deux hôtes à la gare de Verbania, où ils prennent le train pour Venise. Yourcenar, qui a connu Ilaria, nous remercie et nous dit qu'elle sera très heureuse de revenir chez nous.

L'occasion d'un plus long séjour sur le Lac Majeur se présente à leur retour d'Égypte, début 1982. Après nous avoir invités à dîner à Venise, le 18 février, Marguerite Yourcenar et Jerry Wilson programment de s'arrêter chez nous sur le Lac pendant trois jours. Ils arrivent à la fin du mois : il fait très mauvais temps et on s'attend à ce qu'il tombe un peu de neige. Le lendemain de leur arrivée, on organise malgré tout une excursion sur le lac, avec un bateau à moteur, et une visite aux jardins de l'Isola Madre.

Au moment du départ, l'écrivain renonce à venir et décide de continuer son travail bien au chaud dans sa chambre, au *Grand Hôtel et des Îles Borromées*, à Stresa<sup>24</sup>. Jerry, Ilaria et moi traversons le lac pour naviguer autour des îles et nous rendre à l'Isola Madre. Les rives de l'île sont blanches de neige, le lac est gris, immobile comme une lagune.

Grâce à la courtoisie du chef des jardiniers, nous avons accès aux jardins fermés au public en hiver. Le scénario est fabuleux, les camélias sont en fleurs. Jerry Wilson affirme qu'il n'est jamais allé dans un endroit si extraordinaire. Le souvenir de cette excursion sous une neige printanière restera à jamais gravé dans nos mémoires.

---

<sup>23</sup> Cf. *Marguerite Yourcenar. Radioscopie de Jacques Chancel*, France Inter//Éditions du Rocher, 1999, p. 22.

<sup>24</sup> Hôtel prestigieux situé sur le bord du Lac Majeur, juste en face des îles Borromées.

Alberto Falck, ami de Sergio Ferrero, par mon intermédiaire avait offert à Marguerite Yourcenar d'utiliser son palais de Venise durant son séjour. Madame, qui avait voulu en savoir plus sur sa famille et sur sa maison, s'était montrée intéressée par la proposition et reconnaissante.

En faisant une entorse à la simplicité habituelle des repas que nous partagions avec elle, je pris l'initiative d'organiser un dîner plus important, qui eut lieu à Stresa<sup>25</sup>, au Restaurant *L'Emiliano* (choisi par Alberto Falck car c'était alors le meilleur restaurant des environs), auquel j'invitai Sergio Ferrero, Alberto Falck, Valeria Ernesti<sup>26</sup> et Enrico Thorn Prikker<sup>27</sup>, tous amis de Sergio et des habitués de sa maison de Miasino sur le Lac d'Orta. Yourcenar n'avait pas accueilli ma proposition avec beaucoup d'enthousiasme, mais elle descendit malgré tout dans la salle avec nous, très élégante, et fut prodigue d'attentions et de sourires pour tout le monde. Assise entre Falck et Ferrero, je l'entendis parler de la Grèce, de l'Italie qu'elle avait connue, mais aussi d'histoires familiales, découvrant une probable relation entre sa famille et celle de la femme d'Alberto Falck, les Collalto, des descendants de la maison de Habsbourg.

Le matin suivant, au moment du départ pour Saint-Paul-de-Vence, où Jerry et Marguerite Yourcenar passeraient quelques jours chez James Baldwin<sup>28</sup>, nous nous retrouvâmes de nouveau tous ensemble pour prendre congé dans le hall de l'hôtel et Sergio Ferrero fit don à l'écrivain d'une jolie statuette antique en marbre. Cet objet reviendra plusieurs fois dans notre correspondance :

« La petite tête de jeune satyre donnée par Sergio Ferrero est exquise et orne ma chambre d'hôtel », m'écrivra-t-elle de Paris, le 2 mars 1982.

Comme elle le raconte dans *Le Tour de la prison*<sup>29</sup>, en octobre 1982, Marguerite Yourcenar traversa le Canada et s'embarqua à San Francisco

---

<sup>25</sup> Le 23 février, si mes souvenirs sont bons.

<sup>26</sup> Membre du conseil d'administration de la Fondation Lucio Fontana (Milan), Valeria Ernesti a collaboré à diverses expositions des œuvres de l'artiste milanais, décédé à Varese en 1968.

<sup>27</sup> Peintre et sculpteur hollandais, vivant actuellement en Grèce.

<sup>28</sup> Marguerite Yourcenar traduira *Le Coin des « Amen »* de James Baldwin, publié par Gallimard en 1983, dans la collection « Le Manteau d'Arlequin ».

<sup>29</sup> Publié à titre posthume en 1991.

*De l'Île des Monts-Déserts au Monterosso*

pour le Japon, dont elle a étudié la langue pendant des années, « au moins pour comprendre la musicalité de leur poésie », comme elle me l'a confié à Petite Plaisance, en me montrant ses cahiers de notes et les bandes de caractères japonais visibles sur sa table.

Notre correspondance passe alors à travers l'Ambassade de France à Tôkyô. Aux cartes postales et aux brèves lettres de Yourcenar s'associent aussi les lettres de Jerry, comme celle<sup>30</sup> qu'il nous adressa de Kyôtô, le 14 décembre 1982.

*Chers Paolo et Ilaria,*

*Votre carte m'a fait très plaisir et pardonnez-moi d'être un si piètre correspondant. Mon voyage au Japon a été une vraie expérience très intéressante bien que ce n'ait pas toujours été facile. La langue est impossible et le peuple, impénétrable, mais nous avons beaucoup visité et beaucoup appris.*

*Notre plus grande joie fut le spectacle du théâtre Kabuki, c'est un pays magnifique et les jardins sont superbes. Nous avons bénéficié de très bons contacts grâce aux introductions de Mme Mishima, une femme extraordinaire.*

*Mais manger du poisson cru, dormir à ras le sol et visiter les temples pieds nus n'est pas vraiment la tasse de thé de Mme Yourcenar.*

*Nous avons donc changé nos projets. Nous prenons l'avion vers Bangkok, puis vers New Delhi pour arriver enfin à Athènes. De là, nous prendrons une voiture et le ferry vers l'Italie, nous serons en février en Sicile et le sud de l'Italie, puis nous poursuivrons notre route vers le nord dans votre direction. Nous pourrions peut-être nous rencontrer à Florence, ou dans les environs ? Nous vous tiendrons informés au fur et à mesure du développement de nos projets.*

*Bonne année 1983 dans l'attente de vous revoir,*

*Bien amicalement,*

*Jerry*

---

<sup>30</sup> Écrite – en anglais – au dos de deux cartes postales sous enveloppe, représentant l'une, *Le Temple de Kinkakuji (Le Pavillon d'Or)*, Kyôtô, l'autre, *Le Mont Fuji à l'aube*.

## De Tôkyô à Bangkok et New Delhi.

En venant du Japon, la rencontre avec l'Inde est pour Yourcenar une délicieuse grande découverte<sup>31</sup>. C'est la manière qu'ont les gens de se rencontrer qui fait la différence : « *En Inde les gens viennent à votre rencontre les mains ouvertes en vous regardant dans les yeux avec un sourire* », me dira-t-elle plus tard à son retour.

À Kyôto, au contraire, elle avait eu une peur bleue, quand ayant perdu le sens de l'orientation à la sortie d'un temple, elle avait vainement demandé de l'aide aux passants :

*J'avais perdu contact avec Jerry, je ne savais pas où aller, me confia-t-elle un jour, je ne trouvais pas la sortie des jardins, j'essayais d'arrêter les passants, mais tous se penchaient un instant, esquissaient machinalement un sourire sans me regarder, et s'éclipsaient sans faire minimement attention à moi.*<sup>32</sup>

À l'autre bout de de l'édifice, Jerry, qui, par discrétion, l'avait laissée seule tandis qu'elle se recueillait à l'intérieur du temple, était à sa recherche. Ce fut une heure de panique, un présage, qui laissa un signe précis. Jerry, son nouveau compagnon de vie, sur lequel elle peut compter, l'ami fidèle, attentionné et toujours vigilant, ne sera plus pour longtemps à ses côtés.

---

<sup>31</sup> Dans des notes citées par Josyane Savigneau dans sa biographie (p. 433) et récemment éditées par Michèle Goslar, l'écrivain affirme, en effet : « L'Inde aura été, se surajoutant au Japon, l'une des grandes expériences de ma vie – ou plus exactement, de la vie » (cf. *Voyager avec Marguerite Yourcenar. Le bris des routines*, textes choisis et présentés par Michèle GOSLAR, Paris, La Quinzaine Littéraire, Louis Vitton, 2009, p. 268 ; ce livre est illustré de très belles photographies de Carlos Freire).

<sup>32</sup> De manière significative, Marguerite Yourcenar se souviendra de cette expérience dramatique quelques jours avant sa mort, comme en témoigne son infirmière Dee Dee Wilson (Josyane SAVIGNEAU, *Marguerite Yourcenar. L'invention d'une vie*, op. cit., p. 456).

*De l'Île des Monts-Déserts au Monterosso*

Marguerite Yourcenar et Jerry se rendront en Inde pour la seconde fois au début de 1985<sup>33</sup>, mais ils devront anticiper leur retour car Jerry tombe gravement malade, comme l'écrivain nous le communiquera au mois de mai. De manière surprenante, c'est encore la mort qui tient les brides de la vie.

Petite Plaisance  
6 mai 1985<sup>34</sup>

*Chers amis,*

*Qui sait si j'ai jamais répondu à vos amicales communications ? Le fait est que ces derniers mois ont été très agités. Je suis revenue de l'Inde dès le 17 mars, du fait de la très mauvaise santé de Jerry, tombé malade en Inde de violents accès de fièvre, et chez qui, depuis notre retour ici, on a découvert une tuberculose malheureusement très avancée.*

*Vous excuserez donc mon silence, vos lettres me sont toujours particulièrement chères.*

*Mon programme pour l'année est encore complètement flottant.*

*Je serai sans doute ici tout l'été. Je ne sais trop si je reviendrai en Europe cet automne, mais votre maison et vos bois sont un des lieux auxquels je pense toujours, et, si, d'autre part, une visite vous amenait tous deux aux États-Unis, j'aimerais vous voir ici pour une fin de semaine à Petite Plaisance. Vous connaissez, Paolo, un peu ce paysage, mais Ilaria ne le connaît pas. Malheureusement, en dépit de la beauté des côtes, il est gâté un peu depuis quelques années par l'abus des routes, des hôtels [sic], et de l'obscène tourisme d'été. Comme partout, hélas!*

*Affectueusement,  
Marguerite Yourcenar*

---

<sup>33</sup> Pour la description de ce séjour, qui dura deux mois et demi, voir *Les Voyages de Marguerite Yourcenar*, Bulletin n° 8 du Cidmy, 1996, p. 153-154.

<sup>34</sup> Lettre autographe, en français.

Paolo Zacchera

La santé de Jerry empire rapidement, comme nous l'écrit Yourcenar, le mois suivant :

Petite Plaisance  
23 juin 1985<sup>35</sup>

*Chers Paolo et Ilaria,*

*Quelle belle évocation de votre vie, très active et sans doute épuisante mais que vous exercez au milieu d'un paysage magnifique et si plaisamment proche de la nature. J'espère que tous les arbres et les fleurs pousseront bien.*

*Les nouvelles de Jerry sont très mauvaises. La tuberculose de ses deux poumons est incurable<sup>36</sup>, et a gagné aussi les os. C'est une question de mois ...<sup>37</sup> Au cours des trois derniers mois, il est allé dans quatre hôpitaux différents, dans le Maine, à New York et enfin à Little Rock dans l'Arkansas, plus ou moins près selon les standards américains, de sa famille, qui vit à Dumas, une petite ville de l'Arkansas à 90 ou 100 miles de là. Il m'interdit de donner à nos amis son adresse et son numéro de téléphone, et m'appelle rarement. Cette situation est vraiment accablante, mais, bien sûr, il est dans un état psychologique instable.*

*Je vous envoie néanmoins l'adresse de sa mère. Je ne puis m'empêcher de penser qu'une carte de vous deux lui ferait plaisir tant il a apprécié nos rencontres.*

*Jerry Wilson  
c/o Mrs Betty Vickers  
901 East Waterman Road  
71 639 Dumas  
Arkansas*

*Je vous envoie toutes mes meilleures pensées et espère vous revoir un jour (malheureusement sans Jerry) en Italie ou ici,  
Marguerite Yourcenar*

---

<sup>35</sup> Lettre autographe, en anglais.

<sup>36</sup> Les médecins diagnostiqueront le sida.

<sup>37</sup> En français dans l'original.

*De l'Île des Monts-Déserts au Monterosso*

Jerry perd ses forces de jour en jour, mais réussit toutefois à être aux côtés de Marguerite Yourcenar<sup>38</sup> durant les trois semaines de son opération du cœur, à l'automne 1985<sup>39</sup>, comme nous le confiera l'écrivain en décembre :

20 décembre 1985<sup>40</sup>

*Je vous adresse tous mes meilleurs vœux pour cette fin d'année et pour 1986. En particulier pour le mois de mai. C'est bien pour un enfant de naître au printemps, même dans ce monde perturbé, et de toute façon ses parents sont son atout le plus précieux.*

*Vous n'êtes pas âgé Paolo, loin de là, et lorsqu'on devient vieux, on sait que la jeunesse trouve une façon de renaître plusieurs fois, toujours de manière inattendue. Même moi, qui ai commencé à me sentir vieille il y a trois mois, je sens parfois croître en moi des moments de jeunesse comme les fleurs qui pointent sous la neige.*

*Jerry est à l'hôpital Laënnec, 42 rue de Sèvres, Paris VI<sup>e</sup>. Il est serein, souriant mais il est en train de mourir. Les trois illustres spécialistes à Paris qui s'occupent de lui espèrent encore néanmoins une rémission en raison du nouveau protocole. Il était encore venu de Paris pour être près de moi lors de mon opération pendant trois semaines mais il est beaucoup plus faible maintenant. En ce qui me concerne je me rétablis très lentement mais sûrement, selon les dires des médecins. Je pense, comme vous, que le contact avec la terre est apaisant. Je ne sais pas si vous avez le petit livre brun Un homme obscur qui, comme ses prédécesseurs, Anna [Anna, soror...] a complètement remplacé en France le volume Comme*

---

<sup>38</sup> Ce sera leur dernière rencontre.

<sup>39</sup> Marguerite Yourcenar fut hospitalisée à l'Eastern Maine Medical Center, à Bangor, puis au Massachusetts General Hospital de Boston, où on lui fit cinq pontages coronariens (« Chronologie », in *Œuvres romanesques*, op. cit., p. XXXVI).

<sup>40</sup> Carte double autographe – en anglais –, représentant des oiseaux sur une branche enneigée, « Birds and Fruit in Snow », peinture sur soie de l'artiste japonais Kumashiro Yuhi (1693-1772), Musée des Beaux-Arts de Boston.

*Paolo Zacchera*

*l'eau qui coule, où nous avons l'impression que les trois histoires se chevauchaient. Je vous l'envoie.*

*Dites-moi si vous avez aussi le merveilleux Blues and Gospels<sup>41</sup> publié l'an passé.*

*Mes amitiés à tous les deux,  
Marguerite Yourcenar*

Nous n'échangeons pas de correspondance les jours suivants parce que, pendant quelques semaines, nous communiquons avec Marguerite par téléphone. En janvier 1986, Ilaria et moi nous rendons à Paris pour essayer de venir en aide à Jerry de quelque manière. En vain. Après sa tentative de suicide et son hospitalisation à l'hôpital américain, on ne peut voir Jerry, prisonnier, soutient Yourcenar, dans l'appartement de son ami, rue Pavée. La porte de l'immeuble est fermée et il n'y a pas de noms sur l'interphone. Quand j'obtiens enfin une réponse au téléphone, une personne de mauvaise humeur nous dit que Jerry ne veut voir personne. Nous ne réussissons pas à avoir de contact. Yourcenar n'y parvient pas non plus, elle nous dit que « l'ami » est seulement en train de profiter de l'occasion pour obtenir d'elle plus d'argent.

En février nous recevons d'elle une carte postale nous annonçant le décès de Jerry<sup>42</sup>:

*Chers Paolo et Ilaria,*

*Jerry est mort dans son sommeil la nuit du 7 au 8 février (aujourd'hui). Il était devenu très faible. Il vous aimait beaucoup tous les deux, aussi est-ce la première carte que j'écris. Il n'y a rien de plus à dire.*

*Avec beaucoup de bonnes pensées,  
Marguerite Yourcenar*

---

<sup>41</sup> *Blues et Gospels*, textes traduits et présentés par Marguerite Yourcenar, images réunies par Jerry Wilson, Paris, Gallimard, 1984.

<sup>42</sup> Carte postale autographe en italien, représentant *La Cascade* de Jacob van Ruisdael (1628/29-1682) du Rijksmuseum d'Amsterdam, datée du 8 février 1986 (cachet de la poste de Northeast Harbor, du 10 février).

La mort a enlevé à Marguerite Yourcenar la personne qui l'accompagnait dans ses voyages, mais surtout le compagnon qui partageait avec elle, avec discrétion, les difficultés de la vie quotidienne, les impressions sur les personnes, les commentaires à cœur ouvert ; un ami qui l'aidait au jardin, mais savait aussi gérer avec discernement durant leurs voyages à travers le monde, dans les situations les plus diverses, les engagements d'un auteur illustre et recherché. Les biographies que j'ai lues parlent beaucoup du rapport difficile de Jerry avec l'écrivain. Son entourage parle de scènes violentes, d'ivresse, des insupportables comportements de Jerry.

Il est indéniable, d'après les récits unanimes des personnes qui fréquentaient Petite Plaisance, que les rapports de Jerry et de Marguerite ont été aussi mouvementés et pleins de conflits. La maladie et le désespoir de Jerry, qui se savait condamné, ont dû exaspérer son caractère et révéler ses mauvais côtés, mais en ce qui nous concerne, Ilaria et moi, dans toutes les occasions que nous avons eues de le rencontrer, nous avons pu seulement apprécier son respect, sa douceur et sa continuelle sollicitude envers Marguerite Yourcenar, ainsi que la totale confiance qu'elle lui accordait.

Marguerite nous a fait de plus amples confidences sur la mort de Jerry dans une longue lettre, qu'elle nous écrivit à son retour de New York, où elle se rendit fin février pour recevoir l'insigne de commandeur de la Légion d'honneur :

3 mars 1986<sup>43</sup>

*Cher Paolo et chère Ilaria,*

*J'ai reçu votre carte très émouvante il y a dix jours, à la veille de mon voyage officiel à New York et c'est donc par manque de temps – et non de courage – que je ne vous ai pas répondu immédiatement. Jerry s'est éteint dans la nuit du 7 au 8 février, très peu de temps semble-t-il après que vous avez*

---

<sup>43</sup> Carte double autographe – en anglais –, représentant des « Iris » du peintre japonais Ogata Korin (1658-1716), Metropolitan Museum of Art, New York.

*essayé de le voir. Il était retourné à l'hôpital le 1<sup>er</sup> février, s'évadant, trop tardivement, de cet appartement où il avait voulu revenir – mais où il était sous l'unique soin d'un ami indigne<sup>44</sup> qui était rarement présent, se cantonnait à répondre aux personnes qui prenaient des nouvelles que Jerry dormait et ne se donnait même pas la peine d'essayer de l'alimenter. (Étant également de nature violente, il a frappé son patient à deux reprises). Heureusement, Sabine Mignot, une très bonne amie, qui avait souvent travaillé avec lui à la télévision<sup>45</sup>, est rentrée du sud où elle travaillait et a fait venir une ambulance pour ramener notre ami à l'hôpital.*

*Là-bas, il dormait vraiment la plupart du temps, ne pouvait être alimenté (il n'avait plus de réflexes) mais il était conscient lorsqu'il était éveillé. Il a enfin trouvé la paix de la mort dans son sommeil. Mon absence à son chevet au moment de sa disparition (mes conditions de santé étant encore très précaires, et m'ayant tout juste permis de me rendre quelques jours à New York, deux semaines plus tard) demeurera un des grands chagrins de ma vie.*

*J'espère que vous profitez de cette belle saison de printemps même si la neige persiste, et qu'Ilaria se porte bien. Ne m'avez-vous pas dit que le bébé était attendu en juin ? Cela me semble judicieux d'avoir un bébé pour quelqu'un qui, comme vous, est proche de la terre et des plantes, nos meilleurs alliés et soutiens dans ce monde difficile.*

*Je ne vous écris pas davantage car je crains de me laisser envahir à nouveau par la tristesse et je ne souhaite que de la joie autour de vous.*

*Marguerite Yourcenar*

---

<sup>44</sup> Il s'agit probablement de Daniel, que Jerry avait rencontré à l'automne 85 et qu'un ami hollandais de Yourcenar surnomma « l'ange de la mort » (cf. Josyane SAVIGNEAU, *op. cit.*, p. 442).

<sup>45</sup> Elle collabora avec lui à la réalisation de *L'île heureuse*, diffusé le 3 mars 1985, sur Antenne 2. L'année précédente, ils avaient participé ensemble à *Saturday Blues*, un film documentaire d'Antoine Gaudemar et Pierre Desfons, diffusé le 18 janvier, sur TF1.

*De l'Île des Monts-Déserts au Monterosso*

Elle retrouve assez vite toute son énergie ainsi que l'envie de repartir en voyage. Moins d'un mois plus tard, Marguerite Yourcenar est prête à revenir en Europe, accompagnée de Stanley Cratson – un galeriste de New York, ami de Jerry –, et de l'infirmière kenyane, Monicah Njonge, qu'elle avait connue à l'hôpital de Nairobi, où elle fut soignée après avoir été renversée par un chauffard en décembre 1983, et le 2 avril 1986<sup>46</sup>, elle nous écrit :

*Chers Paolo et Ilaria,*

*Merci d'avoir essayé de voir Jerry à Paris (vraiment il était comme prisonnier dans l'appartement) et merci de votre si belle lettre. Si tout va bien (ma santé est toujours comme ci comme ça) je serai à Pallanza entre le 25 et le 28 mai ; peut-être me communiquera-t-on le nom et le téléphone du nouvel hôtel. Mais si l'homme qui verra le XXI<sup>e</sup> siècle encore adolescent n'est pas arrivé, ou s'il est né seulement depuis quelques jours<sup>47</sup>, je peux venir un peu plus tard : Ilaria décidera. Nous viendrons par la route, de Vienne, moi et la bonne infirmière noire qui me fut si précieuse après mon accident au Kenya en 1984<sup>48</sup>, et un américain, qui me sert de secrétaire et est aussi un ami. (Il a fait l'impossible pour Jerry, jusqu'à aller à Paris pour l'aider). Le projet Sardinia<sup>49</sup> est très intéressant s'il ne vous « éparpille<sup>50</sup> » pas trop.*

*Avec toutes mes salutations.*

---

<sup>46</sup> La date est en français, le reste du message, écrit au dos d'une carte représentant *Les Époux Arnolfini* [1434] de Jan van Eyck, conservé à Londres à la National Gallery, est rédigé en italien.

<sup>47</sup> Yourcenar fait allusion à la naissance du fils de Paolo et Ilaria, prévue pour le mois de mai.

<sup>48</sup> Renversée par une voiture le soir du 14 décembre 1983, l'académicienne passa cinq semaines à l'hôpital de Nairobi puis le reste de l'hiver au Kenya, ne rentrant en France que fin mars 1984 (« Chronologie », in Marguerite YOURCENAR, *Œuvres romanesques*, *op. cit.*, p. XXXV).

<sup>49</sup> Un collègue sarde m'avait proposé de construire en collaboration avec lui une nouvelle exploitation dans la province d'Oristano. Le projet n'eut pas de suite.

<sup>50</sup> En français dans le texte original.

*Ici jusqu'au 20 avril, après jusqu'au 26, Hôtel de l'Europe, Amsterdam.*

Son séjour à Pallanza, fin mai, dure plus longtemps que le précédent<sup>51</sup>. N'étant prise ni par la correction d'épreuves ni par l'écriture, Marguerite Yourcenar ne s'isole plus la majeure partie de la journée dans sa chambre à l'hôtel<sup>52</sup>. Elle est avec nous pour le déjeuner, elle nous accompagne dans la pépinière, elle suit avec nous les gestes naturels et quotidiens d'Ilaria, devenue maman depuis quelques semaines à peine.

Affectueuse et souriante, elle prend dans ses bras notre bébé d'un mois et écrit pour lui des dédicaces sur des livres qu'il pourra lire seulement dans quelques années. Elle est sereine et joyeuse. Nous faisons le tour du lac en bateau à moteur et nous nous arrêtons à l'île des Pêcheurs (l'Isola dei Pescatori). Ce sont des vacances pour nous tous. Alberto Falck vient la voir un après-midi. Ilaria et sa sœur, toujours très actives, préparent les déjeuners et les dîners. Marguerite Yourcenar m'avoue qu'elle aimerait voir l'hôtel de Villa d'Este, où Michel et Fernande ont passé quelques jours de leur brève vie à deux. Elle, Monicah et moi, partons pour le Lac de Côme.

À notre arrivée à Cernobbio, un gardien contrôle l'entrée du Grand-Hôtel. Je suis au volant d'une vieille Peugeot, qui ne correspond pas au genre de voitures des clients de l'endroit. Le gardien m'observe avec perplexité et me demande si nous sommes des clients de l'hôtel ou si nous avons une réservation.

« Non, mais la dame voudrait voir l'hôtel pour un probable séjour ».

La barrière se lève. Nous faisons un tour dans le jardin, nous entrons dans le hall, donnons un coup d'œil, nous mettons à la terrasse pour regarder le lac. Marguerite Yourcenar, plongée dans ses pensées, s'appuie à la balustrade et regarde le lac. Je reste à quelques pas d'elle, en silence. Une dame la reconnaît et me demande en français si elle est bien Marguerite Yourcenar de l'Académie française. L'écrivain se retourne et, avec un sourire, lui répond tranquillement :

“Mais, oui!”

---

<sup>51</sup> Environ une semaine.

<sup>52</sup> Elle avait choisi un hôtel plus proche de nous, cette fois, le « Pallanza » à Verbania-Pallanza.

Sur le chemin du retour, nous nous arrêtons à la Collégiale de Castiglione Olona. En route nous avons parlé des fresques de Masolino da Panicale, dont la lumière lui rappelle celle du *Battesimo di Cristo* de Piero della Francesca à la National Gallery. Marguerite Yourcenar aimerait les voir. Avant de visiter le Baptistère<sup>53</sup>, nous entrons dans l'église. À l'intérieur, il fait frais. Yourcenar s'assied sur un banc, se met les mains sur le visage et reste immobile. L'infirmière et moi, nous dirigeons vers la porte et la laissons tranquille, dans le silence de la nef vide. Quand elle décide de se lever, Marguerite Yourcenar a le visage fatigué, elle est comme absente ; elle n'est plus avec nous. Le retour à la maison, au Monterosso, continue en silence.

Marguerite Yourcenar rentre aux États-Unis en passant par Paris, où elle apprend la mort de Borges, qu'elle avait rencontré à Genève au début du mois de juin<sup>54</sup>. De retour à Petite Plaisance, au début de l'été, elle reprend contact avec nous, évoquant longuement les plantes de son jardin et la reprise de son travail :

20 juin 1986<sup>55</sup>

*Cher Paolo,*

*Ce n'est vraiment qu'aux amis les plus chers qu'on peut demander d'aller rechercher un vieux chandail et une vieille écharpe de laine oubliés à l'hôtel, mais Monicah se considérait comme déshonorée par cet oubli et j'avais à faire quelque chose pour elle. Je me suis hâtée ce matin de lui envoyer une carte postale pour la rassurer, qui arrivera avant elle à NAIROBI.*

---

<sup>53</sup> Les fresques du Baptistère, qui illustrent l'*Histoire de Saint-Jean Baptiste*, et celles de la *Vie de la Vierge* dans l'abside de la Collégiale de Castiglione Olona (province de Varese), réalisées vers 1434-1435, sont considérées comme les chefs-d'œuvre du peintre toscan.

<sup>54</sup> Sachant que l'écrivain argentin était malade, Marguerite Yourcenar lui avait rendu visite le 6 juin. Jorge Luis Borges est décédé huit jours plus tard.

<sup>55</sup> Deux cartes postales autographes – en français –, représentant des tableaux de Rembrandt : *La Sainte Famille au soir*, conservée au Rijksmuseum d'Amsterdam et *Un homme dans une pièce* de la National Gallery.

*Les dix derniers jours à Paris ont été à la fois très éprouvants et très beaux, mais allégés par la rencontre d'amis très chers avec qui j'espère vous réunir un jour.*

*Je suis arrivée ici trop tard pour les lilas, presque fanés, mais au début des pivoinés et avec les aubépines toutes roses. Les « lady's-slippers »<sup>56</sup> si bien cultivées par Jerry sont toutes là. Il y a beaucoup à faire pour le jardin, mais le jardinier pris au village est bon et sérieux.*

*Je me suis remise à travailler ; la grande cure ! Je vais relativement très bien.*

*Je ne trouve pas d'images dignes des yeux attentifs d'Alexandre. Mais ces oiseaux et ces papyrus sont pour lui.*

*Je me rappelle avec joie de la promenade en bateau le long des îles toujours un peu mystérieuses. Saluez Ice<sup>57</sup> pour moi.*

*J'ai vu dans le jardin parisien d'une dame indienne des groupes de 4 ou 5 bambous grands et fins comme au Japon. Je me demande si on pourrait les risquer ici ...*

*Merci encore et toutes mes affectueuses pensées à partager avec Ilaria et Alexandre, et tout l'entourage.*

*Affectueusement aussi à la maison et aux paysages eux-mêmes,*

*M. Y.*

*[P.S] J'ai eu un bon après-midi avec Borges peu avant sa mort. Il avait l'air éternel*

Durant l'été, elle pense déjà à un nouveau départ et commence à organiser son voyage au Népal, pour lequel elle compte sur moi comme accompagnateur :

---

<sup>56</sup> Marguerite Yourcenar fait allusion aux « sabots de la Vierge ».

<sup>57</sup> C'est le nom du chien de la famille Zacchera.

*De l'Île des Monts-Déserts au Monterosso*

Petite Plaisance  
20 juillet 1986<sup>58</sup>,

*Cher Paolo,*

*Merci pour la belle photo de la serre aux nénuphars et la charmante photo du dîner. Sans oublier le bon chien Ice. Ici, il fait la plupart du temps mauvais, humide et froid, avec seulement parfois 2 ou 3 heures chaudes dans les meilleures journées. C'est décourageant.*

*Je suis allée consulter la meilleure agence de voyages sur le Népal et j'ai relu mes guides. Les deux meilleurs mois seraient décembre ou janvier : température 73 °F maximum plein jour, 36 °F (c'est-à-dire franchement froid) la nuit<sup>59</sup>. Pas de pluie, et dit-on pas de brume. Après février et même souvent durant février, le brouillard règne et on voit rarement les montagnes qu'on était venu voir.*

*Routes – les seules dont j'ai réussi à m'assurer sont Air-France, 1<sup>ère</sup> classe avec arrêt, si l'on veut, de quelques jours à Karachi, Pakistan, puis (Delhi, d'où l'on va à) Kathmandu, où je me dis que nous pourrions nous installer pour 3 semaines – ou un peu moins si vous êtes pressé. Tous les grands sites, monastères et paysages, sont à une distance de 40 km environ autour de Kathmandu. On part à l'aurore pour le site qui offre le plus beau lever de soleil sur l'Himalaya, ou, mieux, on passe la nuit dans un village qui a une auberge convenable.*

*Il y de bons hôtels à Kathmandu. L'eau est polluée, et il ne faut boire que de l'eau minérale, en Inde, où je n'en bois non plus pas d'autre, toujours italienne, je ne sais pas pourquoi.*

*J'oubliais un point essentiel : c'est que l'Air-France ne va qu'à New Delhi, où je voudrais m'arrêter quelques jours pour voir des amis. L'Air-India ensuite offre une sorte d'autobus qui*

---

<sup>58</sup> Lettre autographe, en français.

<sup>59</sup> Correspondant à 2.2 degrés Celsius ; la température du jour [73 degrés Fahrenheit] étant de 22.7 degrés Celsius.

*en 5 heures environ, vous conduit à Agra<sup>60</sup> – Khajuraho<sup>61</sup>, Bénarès, Kathmandu. Je suis allée avec Jerry précédemment jusqu'à Bénarès. Ce n'est pas mal – pas différent des autobus aériens qui vont de ville en ville dans les États-Unis.*

*Il y a à Delhi de très beaux jardins qu'il faudrait voir.*

*Il serait tentant d'aller, comme je l'ai fait plusieurs fois, de Delhi à Agra en automobile (2 heures) et d'y passer un jour ou deux pour voir le Taj Mahal – aussi beau que sa réputation et si possible l'extraordinaire Fatehpur Sikri<sup>62</sup> et de prendre à Agra vers 10 heures du matin l'avion-autobus pour le reste du voyage. C'est moins encombré que l'aéroport de Delhi et plus plaisant.*

*En repensant à tout cela, je me dis que pour bien faire, il faudrait 6 semaines, mais on s'arrangera d'un mois, si vous n'avez pas plus de temps.*

*Je connais l'ambassadeur de France au Pakistan, et je voudrais lui demander s'il est bon ou non de s'arrêter à Karachi, et s'il y a le moyen de voir au moins un site célèbre (l'Indus, Mohenjo-Daro<sup>63</sup>) en deux ou trois jours, et si possible d'être guidés par lui comme il me l'offrait l'an dernier. Le Pakistan est un pays dur, et j'aimerais savoir ses prévisions pour l'an prochain. S'il déconseille, on irait directement de Paris (2 h. de l'après-midi à Delhi 5 heures du matin, heure locale. Le décalage horaire est d'environ une heure et demie).*

*Je pense très fortement ceci : c'est que Philippe<sup>64</sup> devrait passer le 1<sup>er</sup> Noël et peut-être même le 1<sup>er</sup> Nouvel An avec Alexandre. Je suis sûre qu'Ilaria est de mon avis.*

---

<sup>60</sup> Agra est la ville du fameux Taj Mahal, l'extraordinaire palais en marbre blanc, serti de pierres précieuses, construit au XVII<sup>e</sup> siècle par l'empereur Moghul Shal Jahan, en hommage à sa seconde femme Muntaz Mahal, morte en couches.

<sup>61</sup> Site de l'Inde renommé pour ses temples remarquables par leur architecture comme pour la profusion de leur décoration sculptée.

<sup>62</sup> « La ville de la victoire », ancienne ville de l'Inde, à 40 km à l'ouest d'Agra.

<sup>63</sup> Un des plus spectaculaires sites archéologiques du monde, situé non loin du cours du bas Indus.

<sup>64</sup> C'est le prénom que, de manière ironique et affectueuse, me donnait parfois Yourcenar par référence à Philippe de Macédoine, car elle savait que j'avais choisi le prénom de mon fils Alexandre sous l'influence de sa traduction de l'épigramme d'Addée de Macédoine en

*De l'Île des Monts-Déserts au Monterosso*

*Pour les frais, je suppose que je me charge de tout le voyage. 1<sup>ère</sup> classe avion Air-France, parce que c'est la seule chance pour moi d'étendre mes jambes, qui restent, et sans doute resteront fragiles.*

*Il va sans dire que j'amènerai une femme de chambre-aide-infirmière qui pourra s'occuper de moi si j'étais malade. La grande habitude de la vie avec Jerry – et sa merveilleuse vocation d'infirmier – m'ont toujours évité ce problème, sauf pour deux mois environ après mon accident au Kenya. Mais je crois que nous serons tous les deux plus tranquilles, et vous plus libre de me quitter pour des excursions « dures » que je ne ferai pas, si j'ai une femme avec moi capable de s'occuper des petites choses.*

*Il y a moyen d'aller de Londres à Calcutta par l'Air-Indien, qui pour les grands trajets est l'égal des autres grandes lignes (mais il y a le terrorisme sick qui a précipité dans l'océan un avion de cette ligne l'an dernier) et Calcutta est une ville difficile, mais en avion à 2 heures seulement de Kathmandu. On pourrait voir cette alternative pour revenir. Je continue à prendre des informations.*

*Il faut que vous vous sentiez absolument libre comme moi de voir les choses qui vous importent et de dire votre avis. La question des fêtes, où je voudrais vous voir avec les vôtres me préoccupe beaucoup. Dans ce cas-là, on pourrait peut-être fixer une date mettons du 3 janvier au 14 février.*

*Ou un mois est de toute façon le grand maximum ?*

*Réfléchissez-y et parlez-en à Ilaria que j'embrasse, et donnez-moi votre avis.*

*Je vous embrasse aussi,*

*Marguerite Y.*

---

l'honneur de la dynastie de Macédoine (*La Couronne et la Lyre*, Paris, Gallimard, 1980, p. 344), qui m'avait particulièrement frappé.

Au mois de novembre, on diagnostique un neuroblastome à notre fils. Alessandro, qui a six mois, est hospitalisé au « Centro Tumori » de Milan. Ilaria et moi, nous alternons à son chevet. L'opération se passe bien et l'hospitalisation ne dure que 8 jours. Les médecins n'envisagent pas de chimiothérapie, mais avec la tension qui accompagne un imprévu semblable, j'ai quelque perplexité à m'absenter deux mois pour aller dans des endroits où les communications avec la maison sont probablement impossibles. En décembre, je vais à Paris pour en parler directement avec l'écrivain et discuter du voyage.

Sergio Ferrero nous invite à dîner dans son appartement de la Rue du Temple. Yourcenar vient avec Janet, l'infirmière hollandaise, qui l'accompagnera pendant un an. Je ne veux pas que Marguerite Yourcenar renonce au dernier moment à ce voyage qu'elle prépare depuis un an, et je suis sûr que Sergio pourrait l'accompagner de manière adéquate. Après dîner, en la raccompagnant au Ritz, je me permets d'insister avec l'écrivain pour qu'elle n'abandonne pas l'idée de ce voyage programmé ensemble et qu'elle n'hésite pas à partir en compagnie de Sergio Ferrero. Je l'assure que Sergio, qui est déjà allé en Inde et connaît le français et l'anglais mieux que moi, pourra l'accompagner avec le même empressement et même avec une plus grande diligence, mais elle hoche la tête :

« Non, je ne le connais pas assez. Je préfère attendre et partir pour l'Inde avec vous, l'année prochaine ».

Renonçant à aller en Inde comme prévu, Marguerite Yourcenar opte cet hiver-là pour le Maroc<sup>65</sup> et reprend contact avec moi au printemps 1987.

---

<sup>65</sup> « Contrée plus proche et moins éprouvante », écrit Christian Dumais-Lvowski, qui rejoint Marguerite Yourcenar à Taroudant le 6 février 1987, avec le photographe Saddri Derradji (voir *La Promesse du seuil*, Arles, Actes Sud, 2002, p. 17).

*Cher Paolo, Chère Ilaria, Cher Alessandro*<sup>66</sup>,

*Je suis sans nouvelles de vous depuis longtemps, me semble-t-il. Le printemps est finalement arrivé ici. Hier j'ai planté un cytise « en fleurs », et on me dit qu'il poussera jusqu'à deux mètres, mais je ne le crois pas.*

*J'essaie tous les jours de faire des programmes pour le prochain hiver, avec la difficulté qu'on ne connaît ni la date de ma conférence sur Borges en octobre à Harvard<sup>67</sup>, ni celle de la même conférence (en novembre) à Munich et peut-être d'une troisième conférence à Copenhague. Toutes dépendent de la date de la réunion de l'Institut Erasme à Amsterdam<sup>68</sup>, comme tous les ans mais qui n'est jamais vraiment fixée avant le mois d'août. Il est entendu que Janet sera avec moi au Népal et que nous nous retrouverons à Amsterdam ; la date du départ pour le Népal devrait être un peu plus tôt que nous l'imaginions l'année passée : quelque chose comme le 10 décembre. Mais ceci vous séparerait de votre famille pour Noël, si vous venez ? Nous verrons. Il y a encore une possibilité : ma grande amie Jeannette Chadjinicoli, mon excellente traductrice et mon éditeur en Grèce, ira en Inde après le 1<sup>er</sup> janvier avec une bourse du Ministère de la Culture français pour ses belles traductions. Je vous écrirai immédiatement dès que tous ces détails seront définis. De votre côté, pas de voyage aux États-Unis cette année... cet été ?*

---

<sup>66</sup> Carte double autographe – en italien –, non datée, représentant une branche de pêcheurs en fleurs : « Peach Blossoms at my Window », dessin à l'encre sur papier du peintre chinois Tao-chi (Shi-Tao), 1642-1707, Metropolitan Museum of Art, New York.

<sup>67</sup> Le texte de la conférence « Borges ou la voyant », qu'elle donnera à l'Université Harvard le 14 octobre 1987, sera publié dans le recueil d'essais *En pèlerin et en étranger* (Gallimard, 1989). Les conférences de Munich et de Copenhague ne pourront avoir lieu en raison de l'état de santé de l'écrivain.

<sup>68</sup> Après lui avoir décerné le « Prix Érasme », en 1983, la Fondation du même nom invitait chaque année l'écrivain en automne.

Paolo Zacchera

*Je fais de grands efforts pour entretenir le jardin avec toutes les fleurs sauvages, comme le faisait Jerry. La vie ici est difficile sans lui.*

*Avec mes pensée affectueuses,  
Marguerite Yourcenar*

La présence à la maison d'un bébé qui pousse et le fait qu'au printemps je sois débordé de travail à la pépinière et l'embarras pour avoir renoncé au voyage à la dernière minute (et par là empêché Marguerite Yourcenar de retourner en Inde, aux endroits qu'elle avait visités avec Jerry) font que les lettres que je lui adresse sont moins détaillées et moins rapprochées.

Mais l'écrivain a seulement reporté notre voyage en Inde, auquel elle ne voulait absolument pas renoncer. Ses lettres arrivent pleines de détails et demandent des confirmations précises. Mon frère Vittorio<sup>69</sup> m'a promis qu'il me remplacera à la pépinière durant mon absence de deux mois et Ilaria, pour sa part, ne demande pas nécessairement ma présence pour Noël et donc, en août 1987, je peux définitivement confirmer à Marguerite Yourcenar que je suis en mesure de partir pour l'Inde avec elle à n'importe quelle date, à partir de la mi-décembre.

Petite Plaisance  
8 septembre 1987<sup>70</sup>:

*Mon cher Paolo*

*J'ai été très heureuse de recevoir votre lettre, dont je m'inquiétais un peu. Je suis ravie que les santés soient toutes bonnes. Vous ne me dites pas si votre année de travail a été ou va être financièrement profitable, ni si le temps, très mauvais ici, mais dont l'humidité a été bonne pour le jardin, vous a été favorable.*

*Je suis seulement aux projets : je ne sais exactement quand je partirai d'ici pour Amsterdam, peut-être au début novembre. J'ai ensuite 2 ou 3 conférences à faire (sur Borgès) sur le*

---

<sup>69</sup> Qui venait de terminer ses études en agronomie.

<sup>70</sup> Lettre autographe.

*De l'Île des Monts-Déserts au Monterosso*

*modèle de celle que je donnerai à Harvard le 14 octobre. J'irai à Copenhague, à Munich, à Zurich, et serai à Paris vers le 12 décembre pour en repartir le 23 environ pour l'Inde.*

*Vous me dites que la période des fêtes ne vous concerne pas. D'autre part, et c'est la grande question, jusqu'à quel moment pourrez-vous rester dans l'Inde ? Je compte n'en rentrer que le 1<sup>er</sup> mars au plus tôt. À quel moment vous serait-il nécessaire d'être de retour chez vous ? Bien des choses tournent autour de ce point. Prière de me répondre le plus rapidement possible, car j'aurai à prendre des décisions à partir de là.*

*[...]*

*J'ai plusieurs offres de compagnons de voyage, l'important est de savoir qui sera le plus libre cette année. Un ami français de Bombay, qui habite l'Inde à la fois pour ses affaires et sa passion de celle-ci, me propose son aide pour un fragment du voyage, mais je ne lui écris qu'aujourd'hui pour lui demander ses dates. D'autre part, deux amis français vont se rendre en Inde pour photographier, mais là les dates sont incertaines, et je ne crois pas que je le saurai avant deux ou trois semaines. L'important dans ces arrangements est votre date de retour [...].*

*J'attends donc de vos nouvelles et vous prie d'embrasser pour moi Ilaria et Alessandro, sans compter vous-même, à travers un miroir, je suppose !*

*Affectueusement à vous,  
Marguerite Yourcenar*

\* De nombreuses personnes, qui étaient au courant de ma correspondance et de mes rencontres avec Marguerite Yourcenar, m'ont souvent suggéré de raconter l'histoire de notre amitié. Je ne l'ai pas fait par manque de temps<sup>71</sup>, par discrétion et par timidité. Sergio Ferrero, à qui j'avais promis de parler de mes rapports avec l'écrivain, est mort durant l'été 2008. En mettant les lettres que j'ai reçues de lui dans l'ordre chronologique, j'ai inévitablement retrouvé aussi l'enveloppe de ma correspondance avec Yourcenar. Grâce à l'insistance de Francesco Rognoni<sup>72</sup> et avec le continuel soutien et l'aide de Françoise Bonali Fiquet, ce texte peut maintenant voir le jour, avec une sélection des lettres et cartes qu'elle m'a adressées entre 1979 et 1987.

Verbania, 28 novembre 2009

*Les photographies qui suivent ont été prises par Paolo Zacchera à Petite Plaisance, à l'exception de la photographie représentant Marguerite Yourcenar en sa compagnie, qui a été prise par Daniele Ravenna. Nos remerciements vont aux auteurs des photographies, qui nous ont permis de les reproduire, ainsi qu'à Giorgio Bonali, qui s'est chargé de leur traitement numérique.*

---

<sup>71</sup> Paolo Zacchera, qui a commencé son activité en 1977, a beaucoup fait pour le développement de la floriculture du Lac Majeur, créant en 1995 avec sa femme Ilaria, la Compagnia del Lago ; il est aujourd'hui un des plus grands producteurs de camélias, de rhododendrons et d'azalées au niveau européen.

<sup>72</sup> Professeur associé de Littérature anglaise à l'Università Cattolica del « Sacro Cuore » de Brescia et Milan. Spécialiste de la littérature anglo-américaine des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle, il a publié de nombreuses études critiques et traductions, parmi lesquelles on peut signaler, entre autres, celles consacrées à Percy Bysshe Shelley (*Opere*, « Biblioteca della Pléiade », Turin, Einaudi-Gallimard, 1995 et *Poemetti veneziani*, Milan, Mondadori, 2001).